

Jean-François Poitrineau, jardinier de l'École centrale d'Indre-et-Loire

Idelette ARDOUIN-WEISS et Marc RIDEAU

En février 1793, l'ex-archevêché de Tours devient bien national et son jardin est transformé en jardin botanique. Jean-François Poitrineau, âgé de 44 ans, postule pour sa surveillance et son entretien. Il est nommé le 20 février 1793 et, conformément au règlement accepté par le conseil du Département le 30 vendémiaire an II (21 octobre 1793), il est logé avec sa famille dans l'ex-bâtiment archiépiscopal. Lorsque la loi du 7 ventôse an III (25 février 1795) crée les écoles centrales, celle de Tours est installée par le représentant Jean-François Barailon dans l'ex-archevêché (Fig. 1) et Poitrineau est confirmé dans ses fonctions de jardinier.

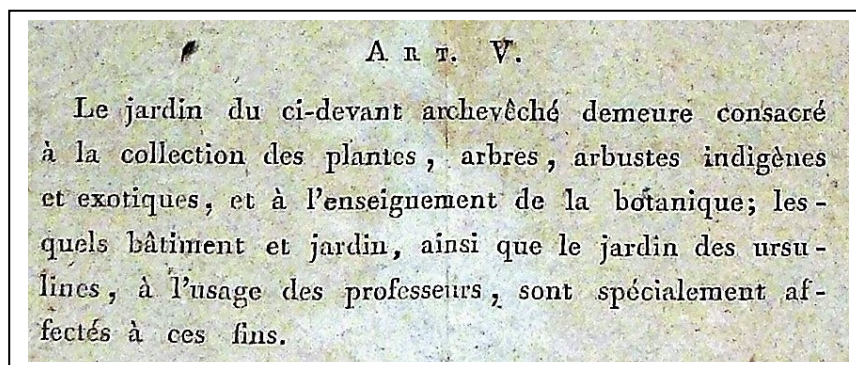


Fig. 1. Article 5 de l'arrêté du 19 floréal an III, pris par Jean-François Barailon (ADIL L83)

Qui est Jean-François Poitrineau ?

Ses grands-parents paternels, René Poitrineau et Madeleine Cartier/Quartier (nous ignorons leurs professions) se sont mariés le 23 janvier 1685 à Gouis (de nos jours, rattaché à Durtal, commune du Maine-et-Loire). Ses grands-parents maternels, Pierre Moreau, couvreur, et Anne Hubert, elle-même fille d'un maître-couvreur, se sont mariés en 1715 à Tours. François Poitrineau, père de Jean-François, est né vers 1702 (on ignore la date précise du baptême à cause de lacunes dans les registres) ; le 31 janvier 1741, il épouse à Joué-lès-Tours Anne Moreau née Hubert, et à cette date ses grands-parents paternels sont décédés. Lui-même exerce la profession de jardinier-fleuriste au château de Chenonceau (Indre-et-Loire) entre, semble-t-il, février 1747 et son décès, survenu le 2 novembre 1749 à l'âge de 47 ans.

Jean-François (Fig. 2) naît le 15 juillet 1747 dans la commune de Chenonceaux : il n'a connu donc son père qu'environ deux ans. Sa mère convole avec Louis Goujon, ex-collègue de son mari et également jardinier ; le mariage est célébré le 30 juin 1750 dans la chapelle du château en présence de plusieurs employés.

Du fait de ce second mariage, Jean-François a trois demi-frères et deux demi-sœurs, sans-doute élevés avec lui : Louis, baptisé le 10 mai 1751, Louis Armand, baptisé le 1^{er} novembre 1757 (parrain : Alexandre Louis Lefébure, procureur fiscal de la châtellenie et receveur général de la terre et seigneurie de Chenonceau ; marraine : Marie Travers) et Nicolas, baptisé le 18 novembre 1754 (parrain : Jean Nicolas Boursault, garde du château ; marraine : Madeleine Poirier, femme Dumon, cavalier de maréchaussée) ; Marie, baptisée le 13 novembre 1757 et Catherine Marie, baptisée le 17 mai 1761.

Jean-François se marie une première fois à Tours (paroisse Saint-Simple) le 19 février 1776^v avec Madeleine Rouget, née à Neuvy-le-Roi (Indre-et-Loire) le 12 juin 1738, fille de Simon Rouget, sergetier, et de Louise Racinet. Madeleine Rouget était veuve d'Etienne Fay, un jardinier qu'elle avait épousé à Tours (paroisse Saint-Clément) le 12.01.1767^v et qui était décédé à Tours le 20 octobre

1773 ; elle était déjà la mère d'un petit Étienne né à Tours (Saint-Simple) le 12 mars 1768. Jean-François et Madeleine auront une fille, Madeleine-Anne, baptisée le 19 mai 1777 dans l'église Saint-Étienne à Tours et dont nous ignorons la destinée. Quant à la mère de Jean-François, elle décède à Tours le 30 janvier 1784.

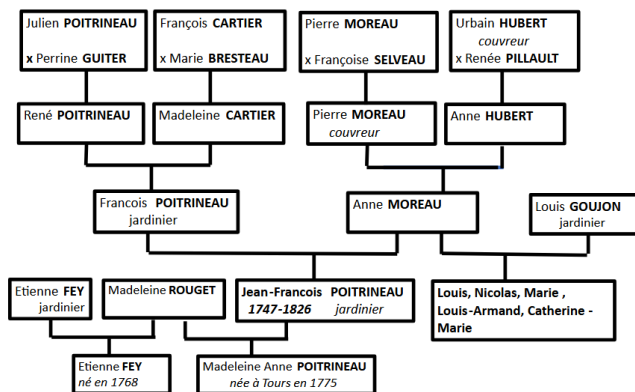


Fig. 2 – Généalogie du jardinier Jean-François Poitrineau

Une carrière difficile à l'École centrale

La tâche de Jean-François Poitrineau s'avère ingrate car il se heurte à trois difficultés :

- *Il est irrégulièrement et mal payé*, d'où ses nombreuses réclamations. L'administration en est consciente, qui le 29 messidor an III (17 juillet 1795) lui accorde le droit de « disposer à son gré des fruits du jardin en raison de son salaire insuffisant ». Mais l'argent manque et le traitement de Poitrineau demeure bloqué à 2000 livres, même si on s'accorde le 27 ventôse an III à trouver que « ses talents [pour la culture du jardin] le rendent si intéressant qu'il serait difficile de le remplacer ». Mieux même, le 24 germinal an VI (16 avril 1798), un membre de l'administration ayant fait remarquer « que la quantité annuelle [des fruits du jardin] est assez considérable pour qu'on puisse calculer les avantages qu'on pourrait tirer de leur vente », on décide de les vendre au public.

- *Le terrain est sans doute difficile à cultiver* : à plusieurs reprises, l'administration tente d'obtenir en plus, mais toujours sans succès, le jardin des ex-Ursulines pourtant promis par l'arrêté pris par Barailon (Fig. 1).

- *L'eau manque au jardin*, et la culture des végétaux en est rendue difficile. Aussi Poitrineau souhaite-t-il qu'un puits soit creusé ; il pense avoir obtenu satisfaction quand le Directoire de Tours charge, le 17 floréal an III (6 mai 1795) Jacques Louis Marie Gautier, professeur de la chaire d'architecture à l'école de dessin de Rougeot, d'établir un devis en ce sens, mais cet architecte décède sans avoir pu commencer les travaux. Le mois suivant, le professeur d'histoire naturelle René Rouillé (qui vient d'être nommé) appuie la demande du jardinier : « les eaux de la fontaine ne [parvenant] plus aux bassins du jardin du muséum consacrés à la culture des plantes pour les démonstrations de botanique, le jardinier [...] ne pourra conserver la collection des végétaux qui s'y trouvent déjà réunis faute d'arrosage ». Rouillé propose « de faire ouvrir dans le mur une porte qui conduirait du jardin au puits [qui existe sur la terrasse] ; à l'aide d'une pompe en bois ou en plomb, le jardinier pourrait se procurer les eaux dont il a besoin, ce qui serait beaucoup moins dispendieux qu'une nouvelle construction de puits ou le rétablissement des anciens canaux ». Cette fois, c'est le professeur d'arts-et-métiers Barnabé Guimard (1739-1805) qui est chargé de résoudre le problème de l'eau, mais quatre ans plus tard, il n'existe toujours « qu'une pompe qui se tarit rapidement ». Aussi, les professeurs demandent-ils le 2 messidor an VII (20 juin 1799) « que [...] soit [mis] en activité le puits de la cour du Nord et celui de la cour du Midi, ainsi que les pompes et tuyaux qui seraient susceptibles de réparations ». Un devis de réparations de 540 F dressé par l'ingénieur en chef Joseph

Marie Stanislas Becquey reçoit l'accord de l'administration. Des progrès sont enfin réalisés et des bassins d'eau sont installés dans le jardin.

Fin du jardin

La loi du 11 floréal an X (1^{er} mai 1802) supprime les écoles centrales. Celle de Tours survit encore une année, mais le 7 brumaire an XII (30 octobre 1803), Poitrineau cosigne avec Athanase Veau-Delaunay, professeur d'histoire naturelle, un Catalogue des plantes du jardin de l'école. Il a dû en effet transférer une grande partie des végétaux dans l'ex-couvent de la Visitation, devenu Préfecture ; à cette occasion, les deux hommes certifient « qu'autant que l'état actuel des plantes nous l'a pu permettre, nous avons reconnu toutes celles portées dans le Catalogue, sauf celles qui y sont marquées d'une croix, dont les unes ou n'existaient que dans les massifs ou dans l'eau du bassin, dont les autres périssaient [...] comme la Bruyère du Cap qui est en effet fort sujette à cet accident, et dont presque tout le reste est très facile à retrouver ». (Fig. 3). Un second catalogue de 44 espèces d'Amérique du nord, concerne des très jeunes plantes provenant de graines semées le 1^{er} Thermidor an X (20 juillet 1802). Un grand nombre de graines n'ont pas levé, mais Athanase Veau-Delaunay en exonère le jardinier : « J'estime que le sieur Poitrineau n'a apporté aucune négligence ny mauvaise volonté dans les semis des plantes du jardin botanique ».

Dernières années

Le 20 vendémiaire an XII (10 novembre 1803), les bâtiments de l'école centrale sont redonnés à l'archevêque et Jean-François Poitrineau reçoit ses derniers gages de jardinier de l'école centrale. Ce sera désormais le citoyen François Horry fils qui veillera sur les plantes transportées dans l'ex-couvent de la Visitation.

Jean François Poitrineau demeure probablement au service de l'archevêque : c'est en effet à l'archevêché que sa femme décède le 1^{er} décembre 1813. Il se remarie à Tours dix-huit mois plus tard, le 23 août 1815, alors âgé de 68 ans, avec Jeanne Françoise Taffonneau, 61 ans, née à Pont-de-Gennes, commune de Montfort-le-Gesnois (Sarthe) le 28 juillet 1754 et demeurant à Tours au 92 de la rue Colbert. Celle-ci était veuve de Jean-Baptiste Roux, tonnelier, décédé à Tours le 27 février 1814. Elle décède à Tours le 4 avril 1838.

Quant à Poitrineau, toujours qualifié de jardinier, il meurt à Tours le 27 octobre 1826 en son domicile 20 rue Maufumier, à l'âge de 79 ans 3 mois, et son décès est déclaré par deux voisins.

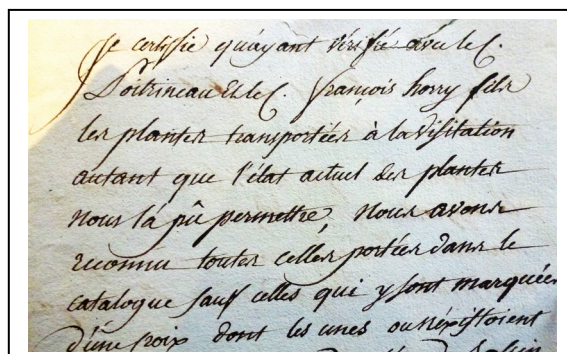


Fig. 3 – Attestation de transport des plantes de l'École centrale d'Indre-et-Loire dans l'ex-couvent de la Visitation, signée par Athanase Veau-Delaunay, Jean-François Poitrineau et François Horry fils.

NB. Cette chronique est complémentaire de la *Chronique* n° 51, intitulée « *Le jardin botanique de l'École centrale d'Indre-et-Loire sous la Révolution* ».

Remerciements

Au personnel des Archives départementales d'Indre-et-Loire (ADIL)

Sources

Documents conservés aux ADIL : L83, L105, L106, L107, L108, L110, L578, 3V171, 7M220.